

Matière : Littérature-Monde

Niveau : master LC01

Semestre : 02

TD :05

Auteur : Gabriel Garcia Marquez (1928) : Cent ans de solitude

Catégorie : littérature hispanophone

Roman de 500 pages

Dans un coin perdu du nord de la Colombie, au XIXe siècle, José Arcadio Buendia, harcelé par le fantôme d'un ami qu'il avait tué lors d'un duel d'honneur, quitta son village natal et s'enfonça dans les marécages à la recherche d'un passage vers la mer. Après des mois de marche harassante, le petit groupe de familles qui l'accompagnaient s'établit près d'une rivière et fonda le village de Macondo. Ursula Iguaran, sa femme, poursuivie par la hantise de l'inceste qui entacha la famille de la naissance d'un enfant à queue de cochon, tâcha par tous les moyens d'éviter que les expériences alchimiques de son mari ne vinssent briser la belle ordonnance de sa maison. En effet, chaque année, lors de l'arrivée au village de Melquiades et de ses gitans, José Arcadio se prenait d'une passion subite pour les dernières nouveautés que ceux-ci présentaient, jusqu'au jour où, Melquiades lui ayant offert un laboratoire d'alchimie, il s'enferma dans une pièce à la recherche de l'or alchimique.

De ses deux fils, seul le colonel Aureliano Buendia le suivit dans une certaine mesure dans ses recherches en fabriquant, au soir de sa vie, de petits poissons aux écailles d'or. Pour l'heure, il était amoureux de la fille du « *corregidor* » Don Apolinar Moscote, Remedios. Malheureusement, à la naissance de leur fils, elle décéda, et le colonel se lança à la tête des libéraux dans une guerre civile qui enflamma tout le pays. Dix-sept fils naquirent des veillées de combat, tous marqués d'une croix au front et tous assassinés dans la fleur de l'âge, et il ne resta au colonel qu'à se réfugier dans le laboratoire de son père où, jour après jour, il fabriqua des petits poissons aux écailles d'or.

L'aîné des Buendia, José Arcadio, se maria avec sa demi-sœur, Rebecca, après avoir quitté le village pendant plusieurs années, et eut un fils, José Arcadio le second, de Pilar Ternera, la prostituée du village. C'est vers cette époque que Melquiades décéda, non sans avoir rempli des pages et des pages d'une écriture serrée dont il affirma qu'elle ne serait déchiffrée que cent ans plus tard.

Fusillé durant la révolution parce qu'il abusait de son autorité, José Arcadio le second poursuivit la lignée par son fils, Aureliano le second. De cette époque dataient, d'une part, l'installation au village d'une compagnie bananière, installation qui coûta la vie au fiancé de Meme, la fille d'Aureliano le second ; d'autre part, le massacre de trois mille ouvriers en révolte contre la compagnie. Meme eut un fils, Aureliano, que sa grand-mère, Fernanda del Carpio, considéra toute sa vie comme le fruit d'un terrible péché qu'il fallait cacher. Aureliano passa donc tout son temps enfermé dans le laboratoire d'alchimie où, de temps à autre, le fantôme de Melquiades venait l'encourager à l'étude afin qu'un jour il puisse déchiffrer ses manuscrits. Le village, qui avait connu tant de moments extraordinaires du temps de la révolution et ensuite de la compagnie bananière, ne ressemblait plus à grand-chose, il mourait au rythme de la maison des Buendia. Lorsque Fernanda del Carpio décéda, personne ne suivit son cercueil, car tous les enfants avaient quitté le village ou étaient morts ; seul demeurait Aureliano qui, enfermé dans sa chambre, tentait de déchiffrer les manuscrits anciens.

Lorsqu'Amaranta Ursula, sa demi-sœur, revint au village accompagnée de son mari, Gaston, elle ne reconnut pas la cité bruyante qu'elle avait quittée bien des années auparavant. Comme tous les Buendia, elle avait une force de caractère telle que le délabrement de ses souvenirs n'entama en rien sa bonne humeur. Son mari, trop occupé à mettre sur pied un courrier aérien entre Macondo et l'Europe, ne s'aperçut que trop tard de la liaison qu'elle entretenait avec son frère. Il retourna en Europe et laissa le nouveau couple à son bonheur incestueux. Un fils naquit, il avait une queue de cochon. Mais personne n'était plus là pour attirer l'attention sur la malédiction d'une telle naissance.

Amaranta Ursula mourut à la naissance de l'enfant, et Aureliano, ayant oublié son fils dans la salle commune, retrouva son cadavre dévoré par les fourmis rouges. Il se remit à l'étude des manuscrits de Melquiades, parvint à les déchiffrer et découvrit qu'ils contenaient le passé et l'avenir de la famille.

Désireux de connaître son avenir, il sautait des pages entières pour en arriver au présent. Alors qu'il déchiffrait les dernières lignes, le village entier s'écroula et il mourut sous les décombres car *«Il était dit que la cité des miroirs (ou des mirages) serait rasée par le vent et bannie de la mémoire des hommes à l'instant où Aureliano achèverait de déchiffrer les parchemins car, aux lignées condamnées à cent ans de solitude, il n'était pas donné sur terre de seconde chance.»*

Analyse

Intérêt de l'action

Dans cette chronique séculaire, cette épopée mythique du village de Macondo dont la lente décadence se reflète dans celle de la famille de ses fondateurs, les Buendia, à travers cinq générations, leurs destins étant indissolublement liés, Garcia Marquez fut la fois héritier de la tradition orale et des grands récits de fondation.

Dans ce roman à la foisonnante composition, la réalité et le rêve s'entrecroisent perpétuellement pour donner naissance au mythe. C'est ce que certains critiques ont appelé le «*réalisme magique*» parce que Garcia Marquez mêla des faits considérés comme «*réels*» à d'autres qui seraient «*irréels*» ou «*magiques*», qu'il réussit à créditer d'un même niveau de vraisemblance ; mêla au sens du détail concret des sons, des couleurs, des perceptions olfactives, la présence fugitive du surnaturel et de la magie : des fantômes apparaissent ; on voit un tapis volant ; on a la preuve de la lévitation d'un curé au moyen du stimulus du chocolat ; Ursula vit bien au-delà de son terme normal ; Remedios la Belle exerce un charme magique, semble avoir atteint l'apogée de la spiritualité et connaît une ascension analogue à celle de la Vierge ; Melquiades, personnage extérieur la famille Buendia, qui s'intègre dans son histoire, joue le rôle de révélateur mythique et de prophète de la réalité qu'il enregistre sur de mystérieux manuscrits ; grâce à sa capacité de pré-vision, il y a couché leur histoire complète, y a prédit le destin inéluctable de Macondo et des Buendia dont l'évolution généalogique est déterminée, selon lui, par le fait que le dernier d'entre eux naîtra doté d'une queue de cochon.

C'est arrivé au début et ç'a arrive encore à la fin ; ainsi, fidèle au mode de narration du récit mythique, Garcia Marquez boucle son roman par la répétition de l'inceste initial et par l'accession à la connaissance tragique d'un destin où tout était écrit (Aureliano déchiffre enfin le manuscrit de Melquiades). À la fin, un cyclone fait disparaître le monde de Macondo.

On y trouve l'une des plus célèbres attaques de la littérature universelle : « *Bien des années plus tard, face au peloton d'exécution, le colonel Aureliano Buendia devait se rappeler ce lointain après-midi au cours duquel son père l'emmena faire connaissance avec la glace.* »

Rien d'étonnant alors à ce que le temps y soit cyclique, qu'il progresse sur le mode de la spirale : les descendants sont dotés des mêmes défauts et qualités que ceux de leurs ancêtres, «*l'histoire de la famille n'est qu'un engrenage d'inévitables répétitions, une roue tournante qui aurait continué à tourner jusqu'à l'éternité n'eût été l'usure progressive et irrémédiable de son axe*». L'auteur alterne les sauts en avant et les retours au passé en une subtile alchimie. Surtout, le livre est un «*ouroboros*», à la façon d'«*À la recherche du temps perdu*» de Proust.

Melquiades est à la fois personnage et producteur littéraire à l'intérieur du roman, ses manuscrits occupant une place dans la réalité fictive que constitue Macondo. Cela met en évidence une condition spécifique de l'écrivain : il est l'historien d'un événement qu'il raconte comme déjà passé bien qu'il doive le pré-voir c'est-à-dire l'imaginer. Melquiades est paré de toutes les qualités et conditions spécifiques que doit posséder l'écrivain pour réaliser sa production littéraire. Ainsi, Gabriel Garcia Marquez, avec son sens de l'humour habituel, raille et mythifie à la fois la fonction de l'écrivain, et met en jeu sa conception de la fiction et de la réalité, du rôle de l'écrivain et de son mode spécifique de production, des fonctions de l'œuvre littéraire et du processus de reproduction qu'effectue le lecteur au moment de la lecture de l'œuvre. Aureliano Babilonia termine la lecture des manuscrits au moment précis où le roman s'achève, où l'on a la révélation totale de ce que Melquiades avait prophétisé. Ainsi s'explique le cyclone qui fait alors disparaître le monde de Macondo : il constitue la matérialisation de l'étape finale à laquelle est soumise toute fiction qui cesse d'être une réalité pour la

perception du lecteur et qui s'estompe au moment précis de la révélation finale, quand tout s'éclaire, mais aussi se termine.

Le point de vue est celui d'un narrateur objectif qui accomplit la fonction de relater la totalité de l'événement en une synthèse dense et d'un mouvement rapide. Il occupe toujours le premier plan, se trouve au centre du récit, et garde en permanence sous son contrôle les fils de la narration. C'est à travers ce qu'il raconte que nous arrivons à apprendre tout ce qui arrive. Par-dessus tout, il croit ce qu'il est en train de rapporter, ce qui est en train de se produire. Il est le premier convaincu des faits magiques qu'il recense et qu'il narre. Mais il n'intervient pas explicitement pour commenter ou indiquer ses points de vue. Cependant, sa sensibilité exprime la sensibilité propre au monde de Macondo. Sa crédulité au sujet des faits qu'il relate et sa façon de les organiser et de les exprimer permettent de maintenir dans le roman un constant équilibre qui donne de la vraisemblance et de l'intérêt à son histoire, porteuse en elle-même d'un haut degré d'exubérance.

Intérêt littéraire

Le langage du narrateur est direct et simple. Sa façon de raconter est proche de la langue parlée latino-américaine. L'exubérance de cette histoire jubilatoire tient aussi à un mode superlatif de valorisation des faits qui est une caractéristique propre au langage populaire et familier latino-américain. Comme exemple, il faut remarquer la fréquence avec laquelle un Latino-Américain qualifie d'«*extraordinaire*» ou de «*fabuleux*» ou couvre d'adjectifs superlatifs des faits relativement normaux, alors que, dans les mêmes cas, dans les pays du nord, on se contente de dire «*ce n'est pas mal*». Cette valorisation est marquée par des hyperboles : «*j'ai tant supplié que j'en ai perdu la voix*». Dans d'autres cas, il s'agit d'expressions qu'on entend couramment dans la conversation populaire, comme par exemple : «*elle était si jolie qu'elle ne paraissait pas de ce monde*» ou «*elle entendit l'appel du sang*», expressions qui se changent en faits réels dans «*Cent ans de solitude*» avec l'ascension de Remedios la Belle ou avec le filet de sang qui, sortant du corps de José Arcadio, traverse Macondo pour arriver jusqu'à Ursula, sa mère, tandis que celle-ci parcourt le chemin tracé par ce fil de sang et rencontre son fils qui vient de mourir.

García Márquez joue parfois, avec souplesse, d'un haut degré d'ironie, d'une hilarité contenue ou d'une grave solennité.

Intérêt documentaire

Si «*Cent ans de solitude*» est un roman fantastique, on peut, comme l'a proposé Eugenia Neves, y voir un tableau de l'évolution qu'ont connue les pays latino-américains. Elle n'est pas, à prime abord, évidente pour le lecteur puisqu'aucun narrateur ne l'exprime directement, mais elle est pourtant explicitement narrée.

L'histoire de Macondo et de la famille Buendía, qui s'étend approximativement sur environ un siècle, de 1850 à 1950, grande cosmogonie, serait une modulation de cette évolution. Le roman commence avec la fondation de Macondo dans des temps très anciens : «*Le monde était si récent que la plupart des objets n'avaient pas de nom et pour les désigner il fallait les montrer du doigt.*» Implanté loin des axes de communication, coupé du monde, le village abrite des habitants heureux, sous la direction du fondateur, José Arcadio Buendía. Mais, obéissant aux ordres du destin, la belle autarcie primitive s'ouvre au monde extérieur avec le chemin de fer, et l'enseignement des hommes de savoir est alors délaissé. Macondo connaît alors une expansion, puis traverse la longue guerre civile, des révolutions, est soumise à la corruption et à l'oppression sociale, subit l'intervention étrangère, cause d'un processus de décadence qui s'achève par la dévastation totale. Ce n'est pas tant la malédiction des Buendía qui précipite cette chute, mais bien son ouverture au temps historique.

Chacune de ces étapes de l'histoire de Macondo constitue un processus qui jette les bases de l'étape suivante. Il ne s'agit pas d'une addition progressive mais d'un développement dialectique dans lequel les faits racontés n'apparaissent pas comme des éléments isolés, mais sont au contraire intimement liés et jouent simultanément un rôle à l'intérieur des divers processus

La preuve la plus élémentaire du fait que le roman est une synthèse du processus latino-américain est que les situations sont valables et reconnaissables pour n'importe quel pays d'Amérique latine. Bien que Macondo soit inspiré du contexte colombien (la bananeraie n'est possible que dans le climat tropical du nord de l'Amérique du Sud), c'est un lieu imaginaire. Ce qui importe, c'est la contradiction entre les conditions spécifiques de Macondo et un pouvoir extérieur national qui cède ensuite la place au contrôle étranger. La fondation de Macondo, c'est, pour chacune des nations de l'Amérique latine, le commencement de leur vie indépendante à partir de leur libération du joug colonial. Une relation fondamentale serait établie entre le progrès économique et le progrès social et politique qu'il met en place, avec toutes les contradictions et les idéologies qui entrent en jeu, et leurs conséquences sur les personnages du roman.

Intérêt psychologique

“Cent ans de solitude” est aussi la chronique des histoires individuelles des membres de la famille Buendia qui tous participent, chacun à sa manière, à l'aboutissement. Si, l'histoire étant racontée par un narrateur omniprésent, bien rares sont les occasions où le dialogue occupe le premier plan et où les personnages apparaissent complètement à découvert, s'ils n'ont jamais la responsabilité de transmettre le déroulement des faits, ils n'en sont pas moins importants.

Parallèlement à l'évolution objective de l'histoire de Macondo, Garcia Marquez a élaboré l'histoire de la famille Buendia suivant une ligne générationnelle à partir du couple initial formé par José Arcadio Buendia et Ursula Iguaran. Chacune de ces générations a une relation directe avec les étapes de l'évolution de l'histoire de Macondo, mais elle n'est pas comprise par les membres de la famille qui fournissent des interprétations subjectives des faits qu'ils sont appelés à vivre sans arriver à comprendre la relation de ces faits avec l'ensemble. Pourtant, dans cette fresque aux nombreux personnages, dont chacun d'eux a été conçu comme un type de la réalité latino-américaine, importent aussi les diverses façons qu'ils ont de vivre leur réalité et la réalité de leurs relations. Ils ont des caractéristiques individuelles spécifiques, tant biologiques que psychologiques. À chacune de ces étapes, un des personnages de la famille devient protagoniste, et, en tant que tel, exprime la synthèse même de cette étape, de ses caractéristiques, de ses contradictions, en même temps que les caractéristiques spécifiques de sa propre personnalité.

Par exemple, José Arcadio Buendia correspond à la fondation de Macondo. Ursula Iguaran incarne son expansion interne, mais elle est convaincue qu'il existe une répétition cyclique parmi les personnages qui se succèdent durant ces cinq générations. Melquiades conçoit une explication mythique de l'évolution généalogique de la famille Buendia. Remedios-la-belle, dont le corps suscite le désir le plus animal, est totalement pure, seul personnage qui n'agit pas sous l'emprise de la passion, de la haine, de la peur ou de la vanité ; elle exerce un charme magique, mais les qualités de cette sainte sont tout à fait inutiles pour la communauté. Le colonel Aureliano Buendia, l'homme de la guerre civile, parle des hasards qui ont jalonné sa vie. Aureliano Segundo Buendia subit l'intervention étrangère. Fernanda del Carpio assiste à la décadence de Macondo. Finalement, Auréliano Babilonia voit sa dévastation.

Intérêt philosophique

“Cent ans de solitude” permet une réflexion politique. Si l'histoire de Macondo est une représentation de la vision que se fait Garcia Marquez de celle de l'Amérique du Sud, le fait que le temps soit à la fois linéaire et cyclique, que le livre est un *«ouroboros»*, implique le pessimisme puisqu'on constate un retour en arrière, une absence de progrès réel.

Le fait que Macondo soit un paradis perdu à cause de la faute originelle (l'inceste et la naissance, qui s'ensuivit, d'un enfant à queue de cochon) donne au roman une dimension métaphysique. Les villageois vivaient dans l'innocente candeur des premiers âges et les mariages consanguins y étaient fréquents sans qu'ils posent de problèmes. Mais les personnages ont provoqué la perte de ce paradis originel.